

— Demandez-le lui toujours, répondit l'Anglais.

— Faites mieux que cela, intervint Criquet; comme toute visite demande une revanche, invitez le vieux moricaud pour demain à notre campement. Vous pourrez lui en causer à votre aise.

— Voilà une excellente idée, conclut de Sambry.

Aussitôt il fit son invitation, qui fut acceptée des deux mains; et les explorateurs se retirèrent, heureux d'être débarrassés de tout ce tintamarre.

XXVIII

L'EUPHORBUS ELEBORIUM

Rentrés au campement, ils purent enfin goûter un peu de calme. Une bonne nouvelle les attendait.

Catherine, complètement rétablie, vint à leur rencontre, frétilante comme un pinson, et le front resplendissant de santé.

La dernière trace de fièvre avait disparu, et avec elle toute appréhension.

C'était une agréable surprise pour les explorateurs, car cette jeune fille, à la volonté de fer, était pour eux tous une sorte d'idole, qu'ils entouraient de soins jaloux.

La moindre ombre sur son visage serein était comme un nuage dans le ciel; et ses plus légères souffrances trouvaient un écho dans leur cœur.

Cette nouvelle clôturait dignement une journée heureusement commencée.

— Allons, fit Criquet, il y a encore de beaux jours pour la Belgique sous le firmament africain.

— Et l'Angleterre! exclama sir William. Où donc reste l'Angleterre?

— L'Angleterre? demanda Criquet qui, d'abord, ne comprit pas.

— Oui, parbleu! Est-ce qu'elle ne compte donc plus, l'Angleterre? Criquet, toujours prêt à la riposte, ôta son chapeau et le lança en l'air.

— Ah oui. Vivent l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande! s'écria-t-il.

Sir William sentit la flèche.

Il tourna le dos en grommelant.

— Bon ! dit Criquet. Voilà que je lui concède trois pays à la fois, et encore n'est-il pas satisfait.

La journée se passa à causer de choses et d'autres, notamment de l'organisation des expéditions futures, et des moyens dont on disposait à cet effet.

Au beau milieu de l'entretien, Criquet, ayant sans doute une inspiration soudaine, se mit à gesticuler comme un démon.

— Eh bien quoi ? demanda de Sambry.

— J'ai trouvé un moyen de battre monnaie, s'écria le Bruxellois.

— Voilà qui vient toujours à propos.

— Surtout ceci.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Des mulets !

Décidément c'était vague et personne ne sut où Criquet voulait en venir.

— Qu'est-ce que les mulets viennent faire là-dans, interrogea le chef.

— Nous sommes bien décidés à faire le reste du voyage, par eau, n'est-ce pas ? demanda, à son tour, le Bruxellois.

— Assurément.

— Eh bien ! Dans ce cas, vendons les mulets, puisque nous n'aurons plus qu'en faire.

— Du diable, il a raison ! exclama de Sambry.

— Je savais bien que je n'avais pas tort, fit Criquet.

— Mais enfin, qui nous prendra cette marchandise vivante ?

— Tout le monde, parbleu !

— Nous proposerons le marché au frère de sang du docteur.

— Non pas ! Il y a mieux à faire.

— Encore ?

— Certainement. Si nous pouvions échanger nos mulets contre quelques uns des canots ?

— Très bien. Mais les pagayeurs engagés, qu'en ferez-vous ?

— C'est tout simple : on les amène à retourner, séance tenante, dans leur village, avec montures et accessoires. Autant de bouches en moins à nourrir.

Les camarades, enchantés de la trouvaille de Criquet, chargèrent Mwama d'entamer les négociations.

Celles-ci ne furent pas laborieuses, car une demi-heure plus tard, le serviteur revint auprès des Européens, avec la réponse que les

indigènes céderaient cinq canots contre les mulets de la caravane.

C'était, en réalité, un brillant échange, qui rendait les explorateurs propriétaires d'une bonne et solide flottille, au moyen de laquelle ils pouvaient affronter la longueur et les difficultés du trajet, sans devoir avoir recours aux services onéreux des peuplades riveraines, ou s'incliner devant leurs exigences inouïes.

— Concluons sans tarder, fit le chef.

Et c'est ce que l'on fit.

Avant le soir même les embarcations devinrent la possession des voyageurs, et les nègres qui les avaient conduites jusque là, s'en retournèrent avec leurs ânes d'où ils étaient venus, convaincus, eux aussi, d'avoir favorablement acheté.

Et, au fait, la chose était patente, car en Afrique, un bon mulet vaut presque son pesant d'étoffe, par la raison évidente que les distances à parcourir sont d'une étendue telle que les jarrets humains s'y fatiguent aisément.

Les explorateurs se séparaient, non sans quelque peine, de ces naïfs animaux qui leur avaient rendu de si grands services, et s'il avait fallu suivre les conseils de William Darly, le marché ne se fut pas consommé.

De Sambry avait beau lui démontrer, par toutes les phrases possibles, que dans la situation actuelle, un canot leur était infiniment plus précieux qu'un mulet, le têtù sir William répondait invariablement : « C'est égal, je tenais à ces bonnes bêtes. »

Naturellement il eut été impossible à Criquet de laisser passer cette réflexion dépouillée d'artifice, sans la narguer par un mot sarcastique, ce qui ouvrit de nouveau le sempiternel désaccord entre lui et l'Anglais.

Cela n'avait pas empêché de Sambry d'accomplir cette mesure de réelle prudence, qui augmentait sensiblement le matériel appartenant, en dûe forme et en propriété exclusive, à l'expédition.

Ainsi vint la nuit, et, après souper, chacun s'apprêta au repos, lorsqu'on remarqua que von Ruff n'était pas encore rentré.

Dès le début du repas on s'était parfaitement aperçu de l'absence du savant ; mais, comme plus d'une fois déjà il lui était arrivé de manquer à table, on n'y prit guère attention, certain qu'on était de le voir arriver, bientôt.

Cependant les quarts-d'heure s'écoulaient, et déjà le sommeil gagnait tout le monde, que von Ruff n'avait pas encore reparu.

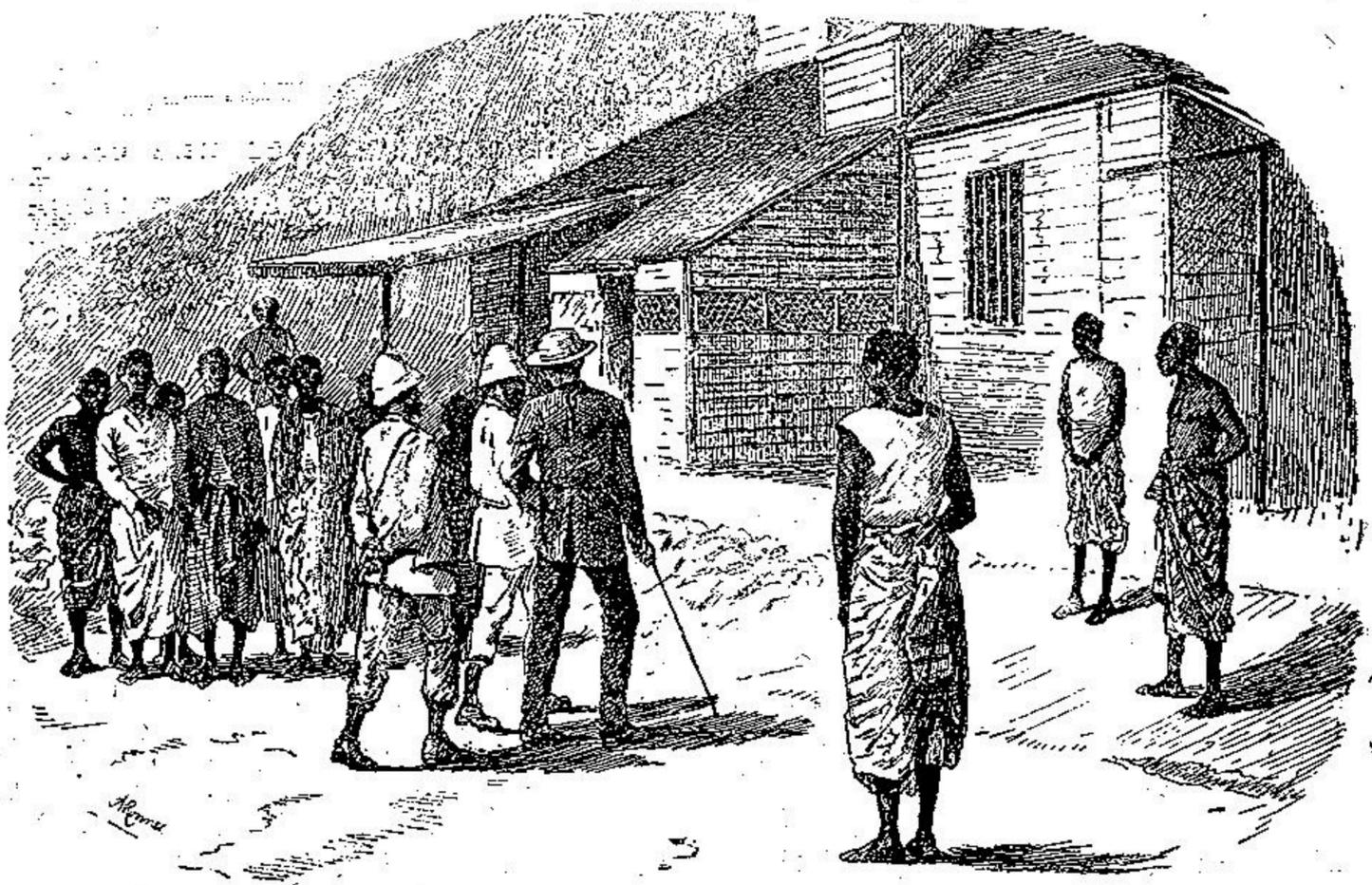
L'inquiétude commençait à gagner les explorateurs.

La nuit avançait et la nature entière, hormis les fauves rôdeurs, s'entourait du calme qui vivifie et redonne des forces.

A plusieurs reprises on avait envoyé des éclaireurs pour voir si le naturaliste ne débouchait pas sur l'une ou l'autre route qui menait à la forêt ou vers le fleuve ; mais les indigènes n'avaient pas seulement aperçu son ombre.

Une crainte sérieuse planait sur les compagnons.

— A coup sûr, un malheur est arrivé, disait de Sambry.



ILS SE DIRIGÈRENT VERS LA DEMEURE DU CHEF. (P. 350.)

Et les autres, un peu moins soucieux, bien que ne partageant pas complètement les noires appréhensions du chef, n'en sentirent pas moins un malaise énervant envahir leur esprit.

Criquet n'était pas du tout content.

— Il a juré de nous causer des ennuis continuels, ce paillasse de von Ruff ! dit-il. Si j'étais le maître ici, je le laisserais carrément, pour lui désapprendre ses sottises, coucher à la belle étoile.

De Sambry toisa le Bruxellois :

— Je gage, fit-il, que vous ne croyez pas la centième partie de ce que vous dites.

— Vous perdriez votre pari, fut la réponse.

— Allons-donc ! Si je vous priais de vous mettre de suite à la recherche de von Ruff, je suis certain que vous coureriez à perdre haleine.

Criquet, un peu décontenancé, se gratta le front et réfléchit une seconde :

— Ma foi, je crois qu'oui, répondit-il.

Puis, saisissant son arme :

— Voulez-vous que j'y aille ? reprit-il.

De Sambry ne put s'empêcher de sourire.

— Vous voyez-bien que vous n'êtes pas aussi méchant que vous voulez bien le paraître, riposta le chef.

Criquet ne répondit plus rien, mais il constata avec une certaine joie, en son for intérieur, qu'effectivement sa bouche avait parlé plus haut que son cœur.

Pourtant un nouveau laps de temps s'était écoulé, sans que le naturaliste eut donné signe de vie.

La position devenait de plus en plus inquiétante.

Un silence sombre prenait tout le monde, tandis qu'une appréhension indomptable pourchassait les explorateurs et les empêchait de se tenir assis.

Ils se sentaient sous le coup par une vague excitation qui les tenait au point de ne plus leur laisser un instant de repos.

Et la nuit allait toujours son train, remplie d'ombres et de silence, tressautant de temps à autre sous le miaulement des hyènes, ou le hurlement des lions qui flirtaient dans l'épaisseur des jungles.

Tout-à-coup de Sambry prit une décision.

— Partons ! s'écria-t-il.

— J'en suis, répondit Criquet. Il faut que nous retrouvions von Ruff.

— En avant ! Ajoutèrent Darly, Harris, Paul et Henri, d'une voix unanime.

Mais de Sambry arrêta leur généreux élan.

— Je vous remercie pour votre louable empressement, dit-il, mais il nous faut d'abord raisonner la situation.

— Comment ? demanda sir William.

— Voici, mes amis : Comme il faut veiller à tout sur la terre.

d'Afrique, je crois qu'il serait imprudent de courir tous sur le même point. Pendant que nous serions tous dehors, qui sait-ce qui peut arriver ici? Je crois donc qu'il serait bon de ne composer notre expédition nocturne que de quelques-uns d'entre-nous : Darly, Criquet, Harris et moi, nous nous porterons à la recherche de von Ruff, tandis que les autres compagnons resteront pour la garde du campement.

Mwama, qui écoutait silencieusement la conversation, vint près du chef et le regarda de son œil profond.

— Et moi, maître? demanda-t-il.

— Ah, c'est juste, toi! fit de Sambry.

— Je pourrais vous être utile.

— En effet, Mwama. Tu nous guideras, car tu vois dans les ténèbres comme le chat-tigre.

— Oui, maître, je vois comme lui.

De Sambry eut un instant de réflexion.

— Où penses-tu que nous pourrions trouver le savant? demanda-t-il au nègre.

— Là-bas dans la forêt, fut la réponse.

— Pourquoi?

— Par ce qu'il y croît beaucoup de plantes.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai vu, maître.

Criquet fut en admiration.

— Il voit tout, ce diable-là, dit-il à sir William.

— Dans tous les cas, il est plus malin que vous ou moi, répondit l'Anglais.

Le Bruxellois eut un cri du cœur :

— Voilà qui est fort! fit-il.

— Quoi donc? demanda l'Anglais étonné.

— Que vous vous avouez plus bête qu'un nègre.

Sir William roula des yeux stupéfaits.

— Ai-je dit cela? fit-il.

— Vous l'avez dit, textuellement.

— Eh bien, je retire ma parole.

— Trop tard, mon ami. Ça y est.

Entretiens la compagnie des découvreurs s'était formée, renforcée de quelques noirs de la caravane, que de Sambry avait tenu à s'adjoindre pour toutes éventualités.

Criquet ainsi que William Darly allèrent augmenter leur nombre,

et bientôt tous ensemble prirent la direction de la grande forêt, dont les premiers arbres touchaient, pour ainsi dire, aux confins du village.

Le chemin n'était pas difficile, attendu que la lune éclairait de ses rayons lumineux le paysage paisible.

De ce côté il n'y avait aucune crainte, mais ce qui tracassait énormément les explorateurs c'était leur totale ignorance de l'endroit où pouvait se trouver le naturaliste.

Pour parcourir avec quelque chance de succès cette immense étendue de troncs et de verdure il aurait au moins fallu avoir un point de repaire, un jalon probable qui aurait pû servir, si non de guide du moins de supposition.

Or, il n'y avait rien, absolument rien dans ce sens.

En réalité ce n'était que lorsqu'ils furent entrés complètement sous bois, que les traqueurs reconnurent ce vice fondamental de leurs recherches, qui allait sans aucun doute, à moins d'un hasard providentiel, mener à mal leur entreprise.

De Sambry s'efforça de chercher remède à la chose, sans trouver réellement ce qu'il fallait.

Ce fut encore Criquet qui en vint à bout.

— Tirons des coups de feu, dit-il.

— C'est cela ! s'écria le chef. De cette manière von Ruff nous entendra et pourra nous répondre.

— S'il n'est pas déjà dévoré par les fauves, grommela Mwama.

— Que dis-tu ? demanda de Sambry, qui n'avait pas compris.

— Rien, maître, répondit le nègre.

Incontinent on se mit en devoir de suivre l'inspiration de Criquet.

Le chef déchargea son arme.

Puis on écouta anxieusement.

La détonation roula lugubrement au loin sous les arcades de la forêt, et se perdit insensiblement dans le vide, saluée par les hurlements étonnés de quelques fauves, dont le bruit s'éteignit à son tour.

Mais aucun appel lancé par une voix humaine ne vint répondre à celui des explorateurs.

Ceux-ci, tout en marchant, reprenaient leur expérience, et déjà plus de vingt fois ils l'avaient essayée, sans obtenir un résultat meilleur.

Il y avait près d'une heure qu'ils cheminaient ainsi dans ce grand silence, et peu à peu une pensée terrible, navrante, se faisait jour dans leur cerveau, avec une certitude telle qu'ils en frissonnaient de tout leur corps.

Von Ruff ne répondant pas, il devenait presque évident que leurs coups de fusil s'adressaient tout simplement à un cadavre étendu quelque part dans un coin de la forêt, ou peut-être déjà rongé par les fauves.

Cette idée les terrorisait et leur semblait un cauchemar affreux au milieu d'une nuit affreuse.

Cependant ils ne se décourageaient point.

Enhardis par le noble exemple de leur chef qui marchait toujours sans regarder les épines qui lui labouraient les jambes, les explorateurs continuaient leur excursion lugubre, haletants, sans proférer encore une parole, l'œil ouvert et le cou tendu.

Ils fouillaient les herbes et les arbustes avec une impatience soutenue par un courage sans bornes.

A intervalles à peu près égaux leurs armes vomissaient l'appel convenu, avec la rectitude désespérée d'un peloton qui lutte contre la mort.

Rien, toujours rien.

Les fronts s'assombrissaient, et les membres, alourdis par la fatigue, ne se traînaient plus que péniblement à travers ce dédale d'obstacles, lorsque tout-à-coup Criquet fit un geste désordonné.

D'un bond formidable il se détacha de ses compagnons, et courant à travers tout, il s'élança vers un coin de la forêt, à une distance de quelques mètres.

Inconsciemment, sans se rendre compte de leurs actes, les autres explorateurs le suivirent au pas de course, et lorsqu'ils vinrent près de lui, ils le trouvèrent penché sur le corps d'un homme étendu tout de son long, au milieu d'un bosquet émaillé de grandes fleurs jaunes.

Cet homme, ils le reconnurent sur-le-champ; cet homme était von Ruff.

On le secoua, on le releva, et le premier soin du docteur fut de l'examiner.

— Empoisonné! s'écria Harris.

— Empoisonné! répétèrent les compagnons avec horreur.

Cependant le médecin s'empressa de prodiguer des soins au naturaliste; et, après des efforts inouis, il parvint à le rappeler à la vie.

Bientôt le savant ouvrit les yeux et fixa d'un regard indifférent, les compagnons qui l'entouraient.

— *Euphorbus Eleborium*, murmura-t-il.

Il avait bien raison de le dire, le pauvre homme, c'était l'Euporbus Eleborium qui l'avait mis en si piteux état. Cette plante, un des plus grands poisons du règne végétal, avait, par de ses émanations mortelles, pétrifié le sang de von Ruff, et frappé d'inanition le naturaliste au milieu même de ses fleurs trompeuses.

Heureusement le mal n'était pas irréparable, car il fallut à von Ruff quelques bouffées d'air frais pour rétablir dans ses poumons la circulation du sang et le mettre sur pied.

On gronda fortement le savant de son imprudence, puis on reprit plus gaiement la route du village, les explorateurs, enchantés de ce sauvetage presque miraculeux; von Ruff, grommelant parce qu'on ne lui permit pas d'emporter ses fleurs qui tuent.

La satisfaction fut générale dans les tentes, et l'on se coucha enfin lorsque la lune avait accompli les trois quarts de sa course.

Le lendemain fut consacré à la réorganisation de la caravane nautique ainsi qu'à l'échange de bons procédés avec les naturels.

Le surlendemain, de très bonne heure, on fit ses adieux aux indigènes et les canots se remirent à descendre le fleuve.

On navigua pendant deux jours pleins, sans entraves et presque sans interruption, lorsque vers le soir Mwama signala un grand village sur la rive droite du Congo.

On stoppa à proximité des lieux, afin de tâcher de reconnaître à qui l'on avait à faire.

Les natifs avaient aperçu les voyageurs et accoururent sur la berge, sans armes aucunes, et donnant des signes plutôt de curiosité que d'hostilité.

De Sambry en eut vite son compte

— Bonne réception, dit-il. Abordons.

La flotille frôla la rive et la caravane sauta à terre.

Les habitants se rangèrent, avec un respect visible, pour laisser passer les explorateurs.

— Dis-leur que nous demandons leur chef, fit de Sambry à Mwama.

Le serviteur s'exécuta, et l'un des nègres s'offrit immédiatement pour conduire les nouveaux-venus vers le monarque.

Allégrement ils se dirigèrent vers la demeure du chef noir et reconnurent alors seulement que celle-ci était d'une construction digne d'exciter l'étonnement et l'admiration.

C'était, en effet, un palais, en comparaison de toutes les demeures qu'ils avaient rencontrées sur le Continent Noir.

Elle était faite entièrement en bois, aux fenêtres et portes d'un style charmant, ayant vérandah et ailes disposées de telle façon à offrir le confort le plus désirable.

La solidité, on le voyait dès le premier coup d'œil, n'était pas à contester, et son élégance jusque dans les moindres détails, attestait qu'une main savante y avait collaboré.

— Une habitation princière ! s'écria Criquet.

— Des Européens ont passé par-là, remarqua de Sambry.

— Incontestablement, ajouta Harris.

— Nous allons le savoir, conclut de Sambry.

On se fit annoncer au monarque ; et, à la stupéfaction générale, on fut introduit sans aucun préambule.

La première chose qui frappa les regards fut l'installation intérieure du tembé, dont la nature différait essentiellement de celle qu'on avait coutume de rencontrer.

La plupart des objets y étaient à l'europpéenne et même on y trouvait des chaises, des tables ainsi que deux ou trois lits.

En outre, l'accoutrement des indigènes était digne de remarque, en ce sens qu'ils étaient presque entièrement vêtus, et ce avec une élégance relative.

Tout cela frappa les explorateurs à tel point qu'ils se regardaient mutuellement avec une interrogation dans les yeux.

— Ne l'avais-je pas dit ? fit Criquet. Une vraie demeure princière.

— A coup sûr, c'est le fait d'Européens, répondit de Sambry.

— Un legs par testament alors !

— Possible.

— Ne serait-ce pas mon empire de Waouta ?

— Qui sait ?

— A vrai dire, je m'en contenterais.

Entretiens on avait passé dans la deuxième pièce du bâtiment, dont la décoration était plus luxueuse encore.

Une espèce de trône s'élevait au fond, tout étoffé de couleurs écarlates et portant, en guise de diadème, deux énormes dents d'éléphant.

Ceci donnait un peu le mot de l'énigme.

— Marchand d'ivoire, murmura de Sambry.

— Ou marchand d'esclaves, fit doucement Mwama.

→ Les deux à la fois, peut être, ajouta sir Darly.

Les réflexions des explorateurs furent interrompues par l'entrée du

monarque, un nègre dans la moyenne de l'âge, à la figure mobile reflétant une extrême malice.

Les yeux, d'un brillant extraordinaire, formaient l'expression du mouvement perpétuel, et allaient dans tous les sens.

Au demeurant, il paraissait mieux élevé que ses confrères; car, après s'être gravement assis sur son trône, il désigna aux visiteurs les chaises placées le long du mur et les pria de se mettre.

On satisfît à son invitation, non sans que sir William eut protesté in petto contre ce qu'il appelait les façons autoritaires du monarque.

— On dirait un empereur donnant audience à ses vassaux fit-il.

— Quant à moi, ajouta Criquet, il m'agace, cet aristocrate.

Par un signe de la tête, de Sambry imposa silence à ses deux amis mécontents, et l'entretien commença.

Le chef blanc exposa le but de la visite et insista spécialement sur les idées pacifiques qui guidaient les explorateurs. Il persuada l'indigène que ce n'était qu'en passant qu'ils avaient atterré au village et qu'ils voulaient en profiter pour lier connaissance et fraterniser.

En même temps de Sambry demanda au roi l'autorisation d'installer les tentes pour la nuit, et déclara qu'il était prêt à payer le hongo, si l'indigène l'exigeait.

Le chef blanc, en parlant ainsi d'une manière restrictive, espérait que la redevance habituelle serait généreusement abandonnée par le monarque; mais celui-ci se hâta d'accepter les avances des explorateurs, en exprimant même le désir que le hongo fût décompté avant qu'on mettrait la main à l'érection des tentes.

Les voyageurs, quoique passablement surpris de ce vœu outré, ne s'y arrêtèrent pas plus longtemps et assurèrent au potentat qu'il en serait fait ainsi.

Le rusé compère approuva de la tête.

— Metala est l'ami des blancs, dit-il, mais il faut que les blancs s'exécutent loyalement.

— Metala voit bien que nous le faisons, répondit de Sambry.

— Je le vois. Aussi je m'aperçois que votre procédé est tout aussi loyal que celui des hommes blancs que j'ai connus.

Les explorateurs tendirent l'oreille.

— Ah, vous avez connu des hommes blancs? demanda de Sambry.

— Ils ont vécu au milieu de nous.

— Quand?

— Il n'y a pas longtemps.

— Comment se nommaient-ils ?

— Stambul et Mara.

Les visiteurs se torturaient la mémoire pour trouver parmi les explorateurs africains des noms de cette nature, mais ils ne s'en rappelaient pas même qui s'en rapprochassent.

— Ce gaillard-là se moque de nous, dit Criquet à sir Willia

— Parole d'honneur, je le crois, répondit l'Anglais.

— Il donne de faux noms.

— Pour payer d'importance.

— Le coquin !

— Le menteur !

Mais de Sambry prenait la chose bien plus au sérieux.

Il savait que les indigènes ont la coutume de décerner aux Européens, des noms à leur façon qu'ils dénaturent d'une manière incompréhensible.

Il admettait donc en principe la véracité des allégations du nègre, et ne les suspectait aucunément.

Néanmoins, puisqu'il était engagé dans cette voie, il aurait bien voulu avoir quelques renseignements précis.

— Et ce Stambul et ce Mara qu'étaient-ils ? demanda le chef blanc.

— De bons frères, fut la réponse.

— Que venaient-ils faire ici ?

— Trafiquer.

— De quoi ?

— Le commerce d'ivoire.

Cette réponse éveilla quelque soupçon.

En effet du commerce d'ivoire au trafic de la chair humaine, il n'y a qu'un pas.

De Sambry voulut en avoir le cœur net.

— Étaient-ils Arabes ? demanda-t-il.

Le monarque se tût et feignit de ne point entendre.

— Bon ! pensa de Sambry. Me voilà renseigné sur le compte de ces soi-disant frères.

Puis, tout haut, il ajouta :

— Ont-ils demeuré longtemps dans ce village ?

— Plusieurs mois.

— Ce sont eux qui ont bâti cette splendide habitation ?

— Oui.

— Ils vous en ont fait présent lors de leur départ ?

— Parfaitement. En reconnaissance de la bonne réception que je leur ai faite.

Maintenant de Sambry en savait assez sur les relations de Metala avec les Européens ; et il était persuadé que les dits frères n'étaient, en réalité, que de faux Européens, ou pour mieux dire, des Arabes, associés du monarque, qui était, pour ainsi parler, leur homme d'affaires et leur agent.

Il lui répugnait à présent de sympathiser plus longuement avec Metala ; mais comme un projet subit venait d'éclorre dans son cerveau, il tenait à sauver les apparences et à laisser le monarque sous une impression favorable à l'égard des explorateurs.

En conséquence il mit fort poliment un terme à l'entretien et promit au nègre de lui envoyer, séance tenante, le hongo convenu, consistant en six mètres d'étoffe rouge, deux bouteilles de rhum et une raisonnable partie de poivre.

Cinq minutes plus tard, les visiteurs quittèrent le tembé royal.

A peine furent-ils au dehors, que de Sambry, tout en marchant, annonça à ses amis qu'une idée venait de surgir dans son esprit, à l'égard de Metala.

— Laquelle ? demandèrent tous à la fois, d'un ton curieux.

— Je vous la soumettrai après souper, répondit le chef. Pour le moment soignons les tentes et le hongo.

XXIX

DIX CONTRE UN

On s'empressa d'envoyer les marchandises convenues, et le travail des tentes commença.

Pendant que celles-ci s'élevaient, les explorateurs purent examiner à leur aise, la composition du village.

Ce n'était, en réalité qu'une agglomération de huttes en chaume, de forme ronde, sans fenêtres et sans cheminée.

Une entrée très basse donnait accès à chacune d'elles et il était certain qu'un homme de taille un peu élevée aurait dû se baisser sensiblement pour s'y introduire.

